

XAVIER DESPLAS

UNE ODEUR DE
PLUIE

Antibio d'un songwriter

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-039-2

Dépôt légal : mars 2022

*« Beaucoup du texte doit être lancé d'un souffle. En l'usant tout.
J'écris par les oreilles. »*

Valère Novarina

À Jeff

En 1997, FIP diffuse la première chanson de Milton-Édouard, chanteur français indépendant. Ce roman cartographie l'odyssée du songwriter égaré.

Ce récit vécu donne libre cours à l'imaginaire de l'auteur.

1. L'être dans, l'être vers.

Comment passe-t-on d'auditeur à auteur? D'imitateur à chanteur? En articulant silencieux devant une fenêtre quand les lumières de la ville en font un miroir. La nuit où tu croises ton reflet en pleine imitation d'un chanteur français, le mal est fait. *Cette nuit-là je me lève sans le moindre atout, dans le plus simple appareil : net, flou. Un œil sur le flacon d'où s'écoule le sable, la goutte sur mon front reste instable.*

Le premier couplet de *Simple appareil*, écrit haletant, revisité mélodiquement, ne veut plus rien taire. Il m'apprend définitivement que la mélancolie joue un rôle fondamental dans l'avenir du songwriter colocataire. Les textes des chansons que j'apprends, écris, prennent part à ma réflexion, orientent mes choix. Je développe une pathologie singulière. J'entends des *paroles, paroles, paroles*, trouble obsessionnel du chanteur, TOC.

Jeune adolescent, *Les années quatre-vingt commencent*, de Michel Jonasz tourne sur ma chaîne haute-fidélité. – *C'est pour descendre un peu de la toupie qui tourne l'aiguille* – miaule-t-il – *Dans l'horloge, mettre des cailloux* – J'ai entendu les premières mesures chez Jean-Louis Foulquier sur *France Inter*. Puis chez Bernard Lenoir j'ai hurlé *Sixty-eight Gun! The Alarm*. Là, c'est un vinyle de Gérard Manset qui bourgeonne sous une feuille griffonnée : *La mer n'a pas cessé de descendre. Y'a plus rien sur le fil que tu tires...* Un mot vibrant puis un autre, superposé au sien. Une strophe doublée sur ses épaules. J'y suis presque. Copier les informations qui deviennent des «mèmes» puis les transformer en commettant des erreurs, des combinaisons auditives. Les séances s'enchaînent. Les vumètres de l'ampli oscillent. Je vais entrer et regarder dedans. *Tu fermes les yeux et toutes tes coutures, avant de partir vers une planète habitée. De l'inconvénient d'être né dans la confiture, une folle envie d'aller se rhabiller.* Fin de la face B. Pas d'applaudissements. Seul le craquement familier du bras de la platine quand il revient à sa position initiale. Encore une fois. Allez! Une dernière, la cent huitième. Un bassiste me dit un jour à la fin d'une longue séance d'enregistrement : un songwriter commence où les autres abandonnent !

On a du mal à admettre que les répétitions pour les musiciens n'ont rien d'obsessionnel. Parce que le cerveau a horreur des redites. Mais, lorsqu'on réplique une intention, elle évolue à chaque séance. Voilà ce qu'on recherche : une révolution. Une prise de conscience du geste dans la vibration, in extenso.

Alors la fréquence brise la coquille. Une éclosion au ralenti. C'est sans fin la perfection. Cela doit avoir un nom au Japon. Le son et le flow coopèrent, s'extraient de l'acquis, reviennent à l'inné, avant l'inné. Tu chantes en désosant les phonèmes : *ça t'handicape quand tu ne l'as pas*. Dans cette chambre normcore dont la fenêtre encadre un stade de foot désert, je veux un jour chanter mes propres mots. Il faut de facto partir à la chasse. Ce qui est essentiel se répète.

L'univers de la pop est une grotte. Sur les parois, entre les concrétions, des centaines de milliers d'œuvres en bac, des affiches, des pochettes, simples, doubles, maxi quarante-cinq tours, «ten inches». Le rocker et le DJ chez le disquaire sont chez eux. Ils se grattent le crâne devant une pochette. Brandissent un double album des *Can*,

— Tago Mago ?

Attendent l'approbation du gardien des poisons. Ce dernier, derrière sa caisse enregistreuse tatouée d'autocollants, fume comme John Cusack dans *High Fidelity*. *Volutes partent en fumée*. C'est la symbiose : un arbre, un champignon. Ils connaissent leur sujet les mecs, ils coopèrent comme des bactéries, ont toujours une longueur d'avance, une trouvaille à échanger. Ils ont des fanzines, des films, des docs. Des érudits new school : Lenoir, Manoeuvre, Eudeline, de Caunes... Sous-culture souterraine, résurgence en cascade : complexes sonores et visuels à identité variable. Ce n'est pas une école de commerce ici. Enfin, pour l'instant. Ils ont un clan, une famille et déjà une industrie. *Shine on you crazy diamond!*

Le chanteur français, lui, *Avec sa gueule de mètèque*, son look middle class et la peur d'être découvert, erre dans les rayons. Regard panoramique discret vers les experts : *Un garçon, qui a le don d'invisibilité*. Il n'ose pas extraire le dernier Jean-Louis Murat d'un bac sans se prendre une avalanche de questions : l'année de sortie, le surnom du tromboniste, le modèle de la guitare au fond à droite du mixage. Sous la douche collective dans le vestiaire, après le premier match de rugby où ses épaules sont décidément les moins larges, le futur chanteur à texte est un cancre. Pas d'école, pas d'église, pas de débats, plein de surmoi. Qui est le barde ? Faut savoir s'étendre sans se méprendre. *Les sourires érectiles ce n'est pas tellement ma tasse, je bois le thé sur une île, cerné par la glace*.

Alors voilà. Se mettre à écrire des impressions c'est un pas, faire entendre ses propres productions, du base-jump. Seul un état second peut aider. L'alcool est une béquille qui a fait ses preuves, l'herbe implique une auto-dérision suspecte. Alors tu regardes en l'air pendant que le chef de projet de Virgin France tape du pied par politesse sous son bureau. Les yeux rivés sur le compartiment du magnétophone où tourne la cassette de la dernière chanson que tu lui fais entendre. Six mois pour obtenir un rendez-vous entre deux portes grâce à Nino. *J'ai soupé avec le diable, mais il n'a pas voulu signer. Tu peux me croire, ce n'est pas une fable. Je crois que le jour vient de se lever*. Le bureau d'un directeur artistique de maison de disques est un cabinet de curiosité. C'est toi, l'écorché dans la vitrine. Tes aisselles ? De l'urine de chat. Ton

pouls, du mou. Tes couplets sont mâchés sous Kétamine. Tu regardes Nino. La porte. Nino. Tu penses.

— Pourquoi je chante comme ça ? Ce que c'est triste... Il va mettre fin à ses jours.

Tu veux te lever, arracher la cassette de la platine, la jeter par terre et la piétiner. Le silence après la dernière chanson n'est pas de toi... Le juge se redresse. Ajuste son Perfecto et te fixe. Ses lunettes sont sales, son ouïe fatiguée d'entendre des plagiats ou des concepts. Un Powerpoint de séminaire lui revient :

— C'est frais. C'est bien fait. Mais je n'ai pas le titre... En plus vous m'apportez du matériel d'album... C'est un single que j'attendais. Les radios ne jouent pas le jeu ! Je ne peux pas m'engager les amis :

— Désolé, geint-il, navré. Revenez quand vous aurez un single. Il tend la cassette audio à Nino.

— Merci Hubert.

De quoi ? Je me lève, sors du cadre. Ils échantent discrets, quelques souvenirs à propos d'un producteur d'antan et de ses soirées en blanc. Cigare, chaussures de boules Riviera. Un être délicieux qui a quand même viré Nino de son écurie. J'attends, j'entends. Nino se plaît dans ce rôle de manager, s'installe volontiers dans ce fauteuil fauve si d'aventure l'occasion se présente. Il regarde dehors.

— Tu es super bien ici Hubert !

— Je bosse quand même place des Vosges. Je vous raccompagne.

Comme nous sommes claustrophobes Nino et moi, nous ne prenons pas l'ascenseur. Dans l'escalier nous reconnaissons Björk, avec son manager Thor, qui nous rappelle d'une tête et demie que nous ne sommes pas égaux. Elle, déesse glaciale, bandeau de fourrure sur le front, serre une balle de tennis fluorescente dans sa main gantée. Nous baissons les yeux. Bon. Un regard de connard et on la fait.

— Vous êtes Bjorn Björk ?

Dans l'iconique Mini Cooper de Nino. Cent kilomètres-heure. Paris. Couloir de bus. Je ne retiens rien de la ville. Tout défile trop vite. Comment puis-je prétendre apporter du nouveau à l'industrie du disque ? *La chanson ce n'est pas sain, c'est l'ego, ça t'est égal, t'as l'orgueil d'un torero.* J'avance en équilibre au bord d'une falaise, du guano dans les cheveux, déçu, comme à chaque rendez-vous dans une major. Nino le sait, il m'encorde et tire pour me ramener.

— T'as vu ? Il a tout écouté. Il a aimé. Hein mon Zazou ?

Silence. Je fixe les quatre bagues en turquoise sur sa main brune. Nino rétrograde en parlant au pare-brise.

— Il va rappeler. T'as vu ? Il m'a reconnu ! Non ? Mais je ne me suis pas étendu sur ma carrière, hein ? Comme il se doit. Parce que c'est ton travail qui compte ! Non ? Moi, c'est derrière moi tout ça...

Son timbre de voix est monocorde, reptilien, un junkie qui a retrouvé un quépat dans une planque oubliée. Nino revient sur ses pas, quand chanteur rive gauche, il se produit à L'échelle de Jacob, à la Méthode où à l'âge de vingt ans, il joue aux cartes avec Bobby Lapointe et Georges Brassens. Les premières parties des stars des « Yéyés ». Les télévisions, les radios... Puis l'erreur fatale, l'orgueil qui tue, face au joueur de boules à cigare tout de blanc vêtu qu'il envoie se faire foutre dans son anisette avec ces tas de cons en short à Saint-Tropez.

— J'aurais pu réfléchir à tout le moins. Dit-il en faisant craquer une vitesse.

En accélérant, il insiste.

— Le succès quand t'en as eu et qu'il n'est plus là, c'est comme Hulk, il manque. Il ne faut plus s'en approcher. Sinon tu replonges, plus profond.

Je bredouille.

— Ce n'est peut-être pas bon.

— Pardon ?

— Les arrangements... Hubert, on aurait dû lui faire écouter les maquettes de l'album la nuit.

— Oui, un jeudi ! Arrête avec tes doutes. Il n'aime pas ta voix ! C'est tout.

Le déplacement d'air d'un camion nous jette sur le trottoir.

— Nino ! C'est un couloir de bus.

L'arrière de l'Austin se dandine.

— Qui ? M'en fous, j'ai une carte du Parti socialiste signée par Tonton en personne...

2. Ce matin, un lapin.

D'Orfeuill n'est pas venue hier soir. La nuit m'est tombée dessus. Et je me souviens que lorsqu'on s'est connus, j'avais peur du vide, je ne l'ai plus. Les pieds nus sur le plancher d'un vieil appartement bourgeois, j'enflamme le petit bois de la cheminée du salon avec une torche de papier. Le texte de *Désert* noircit en crépitant. *L'horizon est diesel, c'est encore loin la mer. Sur une plaque en fer blanc on peut lire : désert.* Dans la même pièce, le home studio. Un Atari. Un Revox à bande. Deux haut-parleurs NS10 Yamaha. Une Fender Telecaster adossée à son ampli, un magnétophone. Sur la platine CD, Manset ou Gavin Friday. Mélodies perdues, fleurs séchées. Le magazine Sept à Paris sous les yeux, Craven au bec et café fumant je fais défiler la mini cassette du répondeur – accessoire ultime du musicien de club parisien.

— Vous avez huit nouveaux messages ! Message !

Quelques dates de café-concert bookées et des voix low-fi déformées plus tard, mes doigts vont et viennent sur les touches.

— Message !

— Bonsoir... Hummm... On s'est parlé l'autre jour chez la Globule. J'aimerais te revoir... En chair et en os. Non pas toi ! Va te coucher ! Allez ! Excuse-moi c'est Snoop mon chien, il a faim... Bip !

— Où est ma Ventoline ?

Cette voix dessine un visage, *ma prochaine femme d'à côté*. Je tombe amoureux aussi sec et les images du dîner reviennent : la mémoire neuve pour Dominique A, courte pour Nicolas Rey. Nous sommes autour d'une table. Un dîner, je connais tout le monde. J'ai une jolie brune dans mon futur proche. Styliste, modéliste, Raquel.

— Vous sentez fort bon ! Dis-je comme Stéphane Bern.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est « moi » de chez Moi.

Affirme ma voisine de table avant d'éclater de rire au milieu d'un vrombissement qui me ramène au réel et son double.

— Tu m'entends ?

Nino est debout dans la cuisine. Il passe un ananas à la centrifugeuse en hurlant.

— W.C. Fields, l'acteur d'Hollywood !

— Tu peux arrêter le robot, je n'entends rien. Une jolie fille...

Le vrombissement cesse.

— Je disais, W.C. Fields, tu vois ? Acteur alcoolique, colérique. Il s'est présenté aux élections américaines contre Roosevelt, jadis. Il harcèle toutes les équipes de tournage, boit du gin comme du jus de fruits pendant les pauses. Une journaliste publie un portrait dans lequel Fields affirme ne boire que du jus d'ananas sur les plateaux.

La cuve du robot déborde largement, le jus se fait la malle, recouvre déjà les santiags tressées de Nino, s'infiltré dans le vieux parquet. Quelques films plus tard, l'équipe veut punir Fields, ajoute-t-il. Un machino entre dans sa caravane à son insu, vide le gin contenu dans le thermos, le remplace par du jus d'ananas. À la pause, W.C. Fields boit au goulot devant sa caravane chromée, dit cette magnifique phrase, le liquide encore dans la bouche :

— *Qui a mis du jus d'ananas dans mon jus d'ananas !*

— Tu ne m'écoutes pas ! Nino, je te parle d'une fille, l'autre soir.

— Je vois.

— Arrête... Tu ne vois rien. Regarde ce que tu fais !

— Merdre ! La vieille du dîner tu veux dire ? Je la trouve comment ? Moi, je ne la baisera pas.

— Non, mais je ne t'ai pas demandé...

Ça signifie tout le contraire, d'abord elle n'a pas encore vingt-cinq ans et il va la draguer à leur prochaine rencontre. S'installer chez elle, prendre des photos bien cul avant que son ex-mec ne les fassent filer et tabasser par deux Albanais faméliques et cruels. Nino c'est mon Jean-Pierre Marielle dans *Les galettes de Pont-Aven*, un ex-chanteur rive gauche en rut. Star délogée des 70's. Physique d'Al Pacino, franges de hippies et auteur-compositeur émérite de chansons rive gauche, sud-américaine ou de salle de garde, il ne peut s'empêcher d'ajouter à propos de notre sujet féminin :

— Son père est de Fès et sa mère est de Houilles, c'est donc la fille d'un père d'Éphèse et d'une mère de Houille ! Elle est moche ! Ha... Ce qu'elle est moche !

— Attends, c'était un dîner ou une fête ? Raquel, elle s'appelle Raquel !

— On s'en fout mon petit Zazou !

Pas moi. J'aime cartographier les occurrences comme un anthropologue en chaussettes dans un centre de recherches surchauffé. Au début des nineties, les soirées parisiennes se divisent en deux ou trois catégories. La première organise des dîners, l'autre lui préfère un restaurant puis un club. Nous, nous donnons des dîners chez les uns et les autres, c'est chic. C'est ainsi que nous échangeons nos jeunes aventures. Qu'est-ce qu'on mange ? Je n'en sais rien... L'art culinaire n'a pas fait son show out. Personne ne part sur une tombée de quoi que ce soit... On ne demande pas aux plats de raconter une histoire, on ne vient pas déposer un petit jus pour donner du peps, on ne met pas les mains en l'air quand on a terminé un plat en exhibant ses tatouages atroces. On partage des nourritures terrestres sans hurler : oui chef ! Pas de caviste non plus, de vins propres en biodynamie, mais des jus acides et âpres, escrocs et imbuables. Tu sonnes à la porte, visage masqué par une bouteille

de Bordeaux, étiquette lisible : *mis en bouteille au Château*, trente francs chez le rebeu. L'essentiel étant d'être invité ou de ne pas essayer de refus en invitant. C'est Paris. Je me vois encore sur le palier de l'appartement d'un célèbre punk parisien qui nous somme de nous déchausser. Il y a encore de la moquette chez les indés. Tu le crois? Je ne reste pas. Ni à l'un de ses concerts d'ailleurs où je me rends à reculons deux jours plus tôt – Sa musique n'est pas juste, mais au moins elle n'est pas en place – dit un critique éclairé. À quelques arrondissements de là, l'autre partie des Parisiens qui n'invite pas ou n'est pas conviée découvre les néobistrots de Pigalle ou de la rue Montmartre : Brouilly, foie de veau, os à moelle et Brillat-Savarin. Là j'oublie une catégorie en plein essor. Celle qui lit Globe et pense proprement. Réunissant le public des Rita, La Mano et Noir Désir : étudiants, doctorants, profs et marginaux tous unis contre la musique chère ! Ceux-là ne dînent ni ne clubent, ils explorent les bars-tabacs pour reconnecter le tissu social, changer la société, partager avec les vraies gens. Ils assistent à des concerts improvisés entre le bar et les toilettes. J'y suis parfois. Le public se rapproche dangereusement de la production. *Foule, j'étais dans la foule et c'est tout. Et là je bouge comme un mérrou debout sur l'étal de glaçons où se trament les révolutions.* Le peer to peer leur donne raison. Faire entendre son travail sans passer par le filtre d'un système tout-puissant nous libère, nous, les songwriters de l'ombre. Un silence, le soleil, puis le vent violent, la tempête dans le désert. Lentement l'industrie du disque s'enfonce dans les sables, les artistes lèvent les bras, la main puis plus rien : l'Atlantide.

— Déroulez... me dit vingt-cinq ans plus tard une psychothérapeute de la rue Monge.

3. Nino's Theory

- Tout ce que je sais c'est que j'ai tout su. J'ai tout oublié.
- Vous avez perdu quelque chose ?
- Oui.
- Pourquoi cherchez-vous ici ?
- Parce qu'ici il y a de la lumière.
- Où est-ce que vous l'avez perdu ?
- J'sais pas.
- Qu'est-ce que vous avez perdu ?
- Je ne sais plus.

C'est la Nino Theory de l'école métaphysique védantique. *It's just an illusion.* Au volant de son Austin mini qu'il me prête pour l'occasion, je passe sous les fenêtres de sa compagne du moment. En agitant la main par la portière, elle me prend pour lui. C'est le plan. Lui est en pleine aspiration de l'unique grande lèvres d'une psychanalyste au Panthéon. Il y a plus de psys que de patients dans ce quartier. Quelques jours plus tard, nous nous sommes fait griller par sa compagne. Je n'ai pas mis les quatre bagues en turquoise à la bonne main. Elle propose de débattre du sujet à la fin d'un dîner où nous sommes Nino et moi autant à notre place que Didier Super et Didier Wampas chez Glucksman et Salamé (Didier Morville et Didier Deschamps se sont décommandés). Je comprends que la psychanalyste est à ma droite. Déterminée, elle profite du chaos ambiant pour jeter un sous-vêtement d'homme en direction de Nino. Il l'aurait oublié dans son cabinet. Mon ami esquive et se défend bravement. Piquant avec sa fourchette dans mon assiette, la bouche pleine et le geste napolitain, il affirme ne plus porter de slip depuis le début des années soixante, qu'une seule grande lèvres c'est pas gênant, pendant que sa compagne enfle froidement son manteau et claque la porte. Vlan !

— On est très mal mon p'tit Zazou. On va mourir ! murmure Nino avec l'accent de Salvador que je vous présenterai plus tard. Nino c'est l'ami dans un roman, une chanson, une bande dessinée. Un personnage de Franck Margerin à Saint-Germain. Attachant, détaché. Un morceau de banquise dans une piscine. *Détaché, un morceau de banquise flotte. Assis dessus je rame jusqu'aux Marquises. Un type à la mèche rebelle regarde plus loin. Il veut gagner la course du printemps glacé.* Je monologue toutes les nuits devant le micro. *Derrière la dune avant le coucher du soleil tu verras, je serai. Peanut ! Tu peux sourire autant que tu peux, au commencement il n'y avait que...*

Peanut. Si on m'observe, on m'enferme. Casque ajusté aux commandes de mon radeau rafistolé, je rase les buildings, prends les avenues à contretemps. Il faut avoir programmé une TR 808. C'est une boîte à rythmes : charleston au couteau, pied, caisse, un clap. C'est un beat d'essuie-glace qui chasse les larmes sur ton pare-brise. Il faut laisser la rythmique décoller la pulpe du fond. Entendre ce qui se trame. La chanson répétitive. Parce qu'il y a une route. La foule se connecte, le flux et le reflux se croisent dans les rues. Un visage familier affiche un regard encourageant. L'être dans, l'être vers. Rencontrer l'autre, écrire la chanson qui te vide. Mon verre est vide. Beaucoup bu. J'arrange des cordes, violons moqués par les tièdes. Des cordes alti en diable, en ange, en dieu, s'il en est. J'enchaîne les chansons partant d'un sample de Ferré, d'une guitare de House of love, Un gimmick de Michel Magne, une phrase de Conan Doyle. Le matin, tu ouvres le volet roulant de ta boutique avec une gueule de bois méritée. Il faut une idée avant de sombrer : une autre production.